

*L'Année 1855. La littérature à l'âge de l'Exposition universelle.* Sous la direction de JEAN-LOUIS CABANÈS et VICENT LAISNEY. Paris, Classiques Garnier, 2015. Un vol. de 614 p.

« C'est de la physionomie des années que se compose la figure des siècles », notait Victor Hugo en conclusion à son énumération d'une multitude de faits, petits ou grands, dans le chapitre « L'Année 1817 », qui ouvre le troisième livre des *Misérables*. Or, à l'image de l'année 1817, l'année 1855, du point de vue littéraire, n'offre rien de remarquable, exception faite de la publication d'*Aurélia*, de l'*Histoire de ma vie* et de dix-huit *Fleurs du Mal* dans la *Revue des Deux Mondes*. L'événement majeur est en effet une manifestation d'où la littérature est singulièrement absente : l'Exposition universelle, qui marque le grand tournant de la modernité, le triomphe de l'utilitarisme. Et la grande nouveauté de cette exposition, par rapport à celle, la première du genre, qui s'était tenue à Londres quatre ans plus tôt, est la présence d'un Palais des Beaux-Arts faisant pendant au Palais de l'Industrie. La musique n'est pas oubliée non plus, puisque de nombreux facteurs d'instruments sont distingués et que Berlioz organise plusieurs concerts, dont celui pour clore la manifestation, réunissant plus de mille musiciens dirigés grâce à un métronome électrique assurant la cohésion avec les différents sous-chefs.

L'absence des écrivains et des poètes est d'autant plus cruellement ressentie que tous les auteurs, quels qu'ils soient, étaient inévitablement amenés à se poser la question de la place et de la fonction de leur art dans une société vouée désormais au culte du Progrès, fascinée par les inventions techniques qui allaient changer les conditions de vie du plus grand nombre, enivrée par la vitesse des transports et des communications qui permettaient d'atteindre les coins les plus reculés de la planète, enivrée par les perspectives indéfinies ouvertes par les sciences. Aussi Jean-Louis Cabanès et Vincent Laisney ont-ils réunis près d'une trentaine de collègues afin de réparer cet oubli et d'édifier ce « Palais des Lettres » qui manquaient à l'exposition.

Le « vestibule » de cet édifice est très logiquement consacré à l'Exposition universelle elle-même. Thomas Schlessler en expose la conception et montre quel a été le rôle joué par les saint-simoniens (déjà mis en avant par une importante exposition à la BnF en 2006). Même l'idée – galamment attribuée à l'Impératrice – de joindre les Beaux-Arts à l'Industrie est en parfait accord avec leur doctrine qui attribue aux arts un rôle d'avant-garde. Thomas Schlessler nous invite ensuite à faire un tour dans le « Pavillon de l'Industrie », nous en explique sommairement l'architecture, énumère les matériaux qui ont servi à sa construction, nous fait admirer les locomotives, qui sont les emblèmes mêmes du Progrès, nous fait nous arrêter devant les machines agricoles et devant celles qui produisent des soieries et du papier peint, nous initie aux secrets de la galvanoplastie, nous fait admirer les réussites des arts décoratifs qui prennent leur essor au milieu du siècle, passe en revue le système des médailles et récompenses et n'oublie pas de rappeler la place de la valeur du travail dans l'idéologie de l'époque.

Une rapide visite au « Pavillon des Beaux-Arts » et à celui du « Réalisme » de Courbet ravive utilement les souvenirs que nous en avons. En revanche, le dossier de presse du *Times*, journal pour lequel l'exposition ne peut être qu'un échec – vu le retard de la France dans la mécanisation de certaines industries, le rôle trop pesant de l'État qui freine l'innovation et que les Français ne sont pas libre-échangistes –, jette une lumière très vive sur cette partie de la philosophie anglo-saxonne pour laquelle l'art n'a de sens que s'il est incorporé au reste de l'exposition – à l'instar des arts décoratifs – et qu'il correspond à une demande et donc à un marché.

Dans le « Pavillon des institutions », nous prenons connaissance de la reconfiguration du champ littéraire sous le Second Empire (Alain Vaillant), des changements survenus dans le domaine de l'édition (Jean-Yves Mollier) et de la presse (Alain Vaillant), des nouvelles sociabilités littéraires et artistiques (Vincent Laisney). Le « Pavillon des savoirs », de dimensions plus réduites, consacre une importante vitrine à l'information scientifique (Michel Pierssens),

effleure l'histoire de la médecine par le biais des phénomènes hallucinatoires étudiés par Brierre de Boismont ou Moreau de Tours (Jean-Louis Cabanès), fait en revanche l'impasse sur les travaux de Claude Bernard, délaisse l'histoire des sciences et le couplage de Wurtz qui réorientera l'histoire des hydrocarbures, mais accorde à la photographie la place qui lui revient (Marta Caraion) et s'attarde à juste titre aux deux figures importantes du positivisme que sont Renan et Taine (Nathalie Richard).

Le « Palais de la littérature » comporte trois galeries. La première, qui n'est pas très grande, est dévolue aux esthétiques réaliste, fantaisiste et néo-païenne, ainsi qu'au problème de la modernité et à celui du comique. Elle est utilement complétée par la galerie des genres, plus étendue qu'à l'accoutumée, puisqu'elle inclut la littérature pour la jeunesse (Matthieu Letourneux), la littérature de voyage (Sylvain Venayre) et qu'une place importante est faite à la musique (Thierry Santurenne).

Dans la galerie des œuvres, une douzaine de titres emblématiques sont passés en revue, juxtaposant fort utilement les dix-huit *Fleurs du Mal* dans la *Revue des Deux Mondes* aux *Chants modernes* de Maxime Du Camp. Le rapprochement eût encore gagné en relief si la place impartie avait permis de faire état de l'accueil respectif fait aux deux œuvres, dans *Le Figaro*, par exemple, par le même Louis Goudall, dont le compte rendu de Baudelaire, il est vrai, est cité ailleurs dans le volume. Se formalisera-t-on qu'après un chapitre sur l'anthropologie de Gobineau, on revienne à son *Essai sur l'inégalité des races* (Pierre-Louis Rey) ? Que Michelet se soit égaré dans la galerie des genres, où il représente presque seul l'histoire qui eût peut-être mérité un chapitre plus complet ? Qu'il eût sans doute été possible de regrouper *Les Fleurs du Mal* et *De l'essence du rire* et ouvrir une rubrique « Comédie » parmi les genres ?

Vétilles ! Chacun trouvera une lacune par-ci, une redite par-là. C'est la rançon des volumes collectifs de ce genre. Ne boudons donc pas notre plaisir ! L'idée de consacrer un fort volume à la littérature en 1855, la grande absente de l'Exposition universelle, est en elle-même excellente. Et le panorama qui nous est proposé est parfaitement représentatif sinon complet des problématiques qui se posent, en faisant la synthèse des nombreux travaux existants et en ouvrant quantité de pistes nouvelles.

ROBERT KOPP